N° 32. SAMEDI 26 MARS 1831. IIe ANNÉE

L'ORGANISATEUR,

GAZETTE

DES SAINT-SIMONIENS,

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
28 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois,
7 fr. pour trois mois.

Paraît une fois par semaine.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue MONSIGNY, n° 6, près le passage Choiseul ;
Et chez ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but :
l'amélioration morale, intellectuelle et physique
de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité ; à chaque capacité selon ses œuvres.

SÉANCE DU TROISIÈME DEGRÉ.

CLAIRE BAZARD, MEMBRE DU COLLÉGE,

A ses Fils du *troisième degré*,

A l'occasion des dernières élections de femmes.

CHERS FILS,

La hiérarchie Saint-Simonienne est bien différente de toute les hiérarchies du passé ; dans son sein, le supérieur ne veut pas être seulement obéi, il veut être compris ; il veut être aimé plus encore à chacun de ses actes, car chacun de ses actes est toujours un nouveau gage d'amour donné par lui à ses inférieurs.

Depuis long temps je desirais m'entretenir avec vous du classement de mes filles ; je voulais vous donner sur un fait si important l'enseignement qui pouvait vous le faire apprécier.

Écoutez-moi donc, mes enfans.

Vous, mes fils, en arrivant à la famille nouvelle, vous entrez d'abord dans les degrés inférieurs, puis vous vous élevez successivement, et selon vos progrès, dans les degrés supérieurs.

Pour les femmes, on a paru ne point observer cette marche.

En effet, la première femme Saint-Simonienne a tout d'abord été classée dans le collége ; elle est restée là, seule, pendant près d'un an, et lorsqu'enfin quelques-unes de ses filles ont été jugées dignes du classement, l'une

devint aussitôt sa sœur, les autres furent admises immédiatement dans le second degré, sans passer comme vous, du moins en apparence, par les degrés intermédiaires.

L'union de l'homme et de la femme, leur association, est l'acte le plus moral, le plus religieux, le plus élevé que nous puissions concevoir. Il doit donc aussi être le plus difficile à bien comprendre.

Voilà pourquoi la première femme qu'une foi vive, profonde, appelait à la vie nouvelle, ne pouvait trouver sa place que dans les rangs les plus élevés de la hiérarchie. Voilà pourquoi elle ne pouvait s'asseoir que dans le COLLÈGE auprès des PÈRES SUPRÊMES, car là seulement on pouvait alors et sentir et comprendre la nécessité, la sainteté de la participation de la femme à tous les efforts de l'homme.

Mais les filles qu'on lui donna, elle ne put les *initier* à la foi sainte de l'avenir qu'en consentant d'abord à les tenir éloignées des hommes, comme ceux-ci n'avaient eux-mêmes reçu cette initiation que séparés des femmes, car hommes et femmes alors, tout en répondant à la voix de SAINT-SIMON, n'étaient pourtant pas capables de concevoir encore pleinement le lien religieux qui devait les unir dans l'ordre hiérarchique.

Mais de progrès en progrès, accomplis toujours dans leur propre sein, sous la seule direction de leur mère, puis de leur mère aidée d'un de ses frères, ces femmes, naguères si tièdes, si faibles, si craintives, devinrent aimantes, fortes et courageuses. Elles avaient grandi dans l'ombre et le silence aux côtés de leur mère, elles voulurent bientôt proclamer avec elle hautement et au grand jour la sainte mission qu'elles aussi croient avoir reçue; elles voulurent partager avec elle, et les sarcasmes du monde, et peut-être ses calomnies.

O mes enfans! avez-vous pensé quelquefois, en jetant les yeux sur le monde, sur ses préjugés, sur ses antipathies, avez-vous pensé ce qu'il leur a fallu d'amour de l'humanité et de foi dans l'avenir pour oser prendre une telle résolution?

Nos PÈRES SUPRÊMES cherchèrent alors la place où parmi leurs enfans devaient s'asseoir ces filles nouvelles, qui sans effroi venaient de briser à jamais les antiques croyances, qui leur criaient, leur répétaient à chaque instant: *Silence!* Leurs regards une fois encore se posèrent sur le COLLÈGE; mais plus heureux que la première fois, ils s'arrêtèrent avec une indicible joie sur le *second degré*; car là aussi les enfans de Saint-Simon venaient de reconnaître, de sentir la nécessité, la sainteté de la participation de la femme à tous les efforts de l'homme.

Un progrès immense venait de s'accomplir dans notre sainte religion.

A vous maintenant, à vous, chers fils! à vous un nouveau progrès! méritez que je vous donne, au nom de Dieu, de Saint-Simon, et de vos pères, méritez que je vous donne bientôt les sœurs que ma tendresse vous destine: alors, seulement alors, vous commencerez à bien comprendre la vie de l'avenir, l'humanité nouvelle, la douce et sainte association de l'homme et de la femme.

Et pour être salués bientôt par des sœurs du nom de frères, et plus tard par des filles du nom de pères; saluez dès à présent avec amour, du fond du cœur, les mères qui vous sont données et que leur dévoûment a préparées depuis si long-temps déjà au rang qu'elles occupent aujourd'hui.

Si de confus sentimens s'élevaient dans vos cœurs contre la maternité qui vous est offerte, oh! mes fils, hâtez-vous de réprimer ces mouvemens orgueilleux, ces réminiscences barbares; rappelez-vous que le bonheur, la gloire de l'humanité, ne peuvent plus être obtenus que par l'affranchissement de la femme, que par son élévation à toutes les titres que vous ambitionnez pour vous-mêmes.

Mes chers enfans, accueillez avec joie les mères que nous vous donnons, efforcez-vous d'obtenir bientôt les sœurs que nous vous promettons, car c'est en elles seulement que vous trouverez le génie pacifique devant lequel s'évanouiront de votre sein, de vos relations, de vos actes, ces habitudes de défiance et de lutte, tradition du passé, qu'il vous a fallu jusqu'ici tant d'efforts pour comprimer.

LETTRE A UNE JUIVE..

Ma chère amie, je ne suis nullement surpris de tes préventions, je me rends au contraire parfaitement raison de l'opiniâtreté avec laquelle tu t'attaches aux débris d'une religion dans laquelle tu as été élevée, et qui a été jusqu'à ce jour pour toi la seule source de profondes émotions. Mais j'espère qu'il me sera facile de te faire considérer cette religion sous un jour tout nouveau. Tu sentiras alors que si ce fut, pour l'époque où Moïse la donna aux Juifs, *une œuvre colossale*, elle ne peut plus rien désormais pour le bonheur des hommes, et tu reculeras devant les nombreuses contradictions dans lesquelles les Juifs sont forcés de tomber pour faire une vaine alliance entre la foi de leurs pères et les exigences du temps.

Toute ta lettre roule sur cette idée que les Juifs mettent toujours en avant: c'est que nous devons suivre aveuglément la loi de nos pères, loi *immuable* donnée par DIEU *à un seul peuple*. Par suite, tu m'accuses du crime affreux, à tes yeux, de l'*apostasie*, d'*outrage envers la mémoire de ma mère;* tu me parles, enfin, de la *haine* et du *mépris* de mes anciens frères. Cependant c'est à regret que tu le fais

l'organe de ces malédictions : emportée par l'habitude, ta main a tracé des reproches auxquels ton cœur n'a pu souscrire ; il s'est révolté à la pensée que moi et mon frère nous eussions pu démériter, et tu t'es écriée : « Pourtant » je ne puis dire que vous soyez aussi coupables pour mon » cœur que vous l'êtes pour tout le monde ; vous voulez » le bien, vous l'aimez, je le crois ; mais ne pouviez vous » donc le vouloir et l'aimer sans renier le DIEU *tout puis-* » *sant de vos pères ?* »

Ah! voilà le langage que j'aime à entendre sortir de ta bouche ; voilà celui qui te convient vis-à-vis des hommes dont tu connais la moralité. Laisse, laisse à d'autres ces cris de haine et de colère ; loin de nous effrayer, ils ne servent qu'à nous prouver l'impuissance de ceux qui les profèrent. Nous leur devons, en retour, un amour d'autant plus grand qu'ils ont plus de progrès à faire. Notre religion nous commande de nous armer d'une sainte audace pour braver leurs injures, et de ne jamais cesser de les attirer à nous avec une douceur inaltérable.

Avant d'examiner la valeur de l'idée qui sert de fondement à ta lettre, et de répondre à tes questions, quelques mots sur l'apostasie ne seront pas inutiles.

Il est deux sortes d'apostasie : celle qui a pour mobile l'intérêt personnel, l'*égoïsme*: la société la flétrit à juste titre, tant que l'indifférence, déguisée sous le voile de la tolérance, ne l'a pas privée de la foi qui l'investit de cette magistrature ; et celle qui s'appuie sur un sentiment progressif, sur un ardent amour de Dieu et de l'humanité. A certaines époques marquées par Dieu pour une nouvelle initiation des peuples, un homme est frappé de l'anarchie qui désole la société, des souffrances auxquelles elle est en proie : éclairé par un rayon de l'amour divin, il plane sur le passé et sur l'avenir, il sent tous les maux, tous les besoins, et il vient y apporter le remède. Cet homme, c'est tantôt MOÏSE, tantôt JÉSUS, et enfin SAINT-SIMON. Leur parole, d'abord méconnue, finit par trouver de nombreux échos, et alors l'*apostasie* cesse d'être un *crime;* tout au contraire, elle est un *devoir.*

Mais ne crois pas que cette apostasie m'oblige à renier les êtres qui ont le plus contribué à me préparer à l'apostolat auquel j'ai consacré ma vie, le Saint Simonisme n'a brisé aucun des liens qui me rattachaient au passé ; ma bouche ne restera donc pas sans paroles pour repousser le reproche d'outrage envers la mémoire de ma mère.

Si je pouvais être partagé entre les sentimens de piété filiale et ceux qui m'ont portée à embrasser une doctrine qui promet aux hommes un bonheur toujours plus grand, il y aurait dans ma foi une lacune immense ; elle ne serait pas complète. Mais, grâces à Dieu, une pareille lutte n'existe pas en moi ; le Saint-Simonisme a levé tous les scrupules qui pouvaient m'arrêter ; il m'a donné une nouvelle *vie.* Oui, je chéris toujours la mémoire de ma mère, et il m'est permis de le dire hardiment ; mais je ne lui rends pas un culte stérile : loin d'anéantir ma liberté, d'éteindre ma spontanéité devant la forme dont elle revêtit les enseignemens que je lui dois, j'ai fécondé ses leçons ; JE LA CONTINUE dans toute la rigueur du mot, car ce n'est pas à la froide pierre qui couvre les cendres des êtres que nous avons perdus que nous irons les réclamer : pour nous, les *tombeaux* des morts sont les *vivans.*

Ce langage doit te paraître étrange ; je sais que je touche une des cordes les plus sensibles, car vous rendez aux morts un culte fétichiste. Le respect aveugle dont vous entourez leur mémoire, la loi que vous vous imposez d'observer les mêmes pratiques religieuses, de vous tenir dans le même cercle d'idées, sont des sentimens qui servent à expliquer l'immobilité à laquelle vous avez été condamnés ; ils attestent l'existence de l'*esprit de caste* au plus haut degré. Tu peux remarquer, en effet, chez le peuple le plus stationnaire et le plus fortement constitué, chez les Egyptiens, combien était forte la religion des ancêtres ; on attachait le plus grand prix à conserver leurs dépouilles intactes, et on avait poussé très-loin l'art d'embaumer les corps, afin de les préserver de toute décomposition ; le passé se personnifiait ainsi dans les hommes qui avaient déjà paru sur la scène du monde, et c'est par les regrets et par la reconnaissance qu'on enchaînait la postérité aux sentimens qui les avaient animés. Les pyramides, sous ce rapport, avaient un caractère religieux tout-à-fait en harmonie avec le but que le législateur s'était proposé. Tout portait le caractère de *perpétuité* qu'on voulait imprimer à une constitution qui n'était pourtant que *provisoire.* Aussi, chez ces peuple, l'hérédité de fonction dans chaque famille y était-elle inflexible, les progrès extrêmement lents; pour lui, l'avenir se lisait dans le passé, dont il devait être la copie.

Cette religion des cendres est commune aux Juifs et aux Égyptiens, et elle ne s'est guère affaiblie ; il semble que chez les Hébreux la vie se *prolonge* en quelque sorte dans le *passé : vous transporterez mes os dans le champ de mes pères*, dit Jacob à ses enfans; on rencontre encore souvent cette phrase dans la Bible : *Et il alla rejoindre son peuple.*

Partout où les *castes* ont subsisté, on retrouve ce respect superstitieux pour les générations éteintes ; les barons du moyen âge ont aussi cette vénération pour leurs ancêtres; ils cherchent à conserver leurs traditions comme

un dépôt sacré. Mais échauffés par l'amour de la gloire, poussés par l'influence des idées chrétiennes, ils ont un principe d'activité qui les distingue des Égyptiens et des Juifs.

Le christianisme ouvre une voie bien plus large au *progrès*, en détournant les regards des hommes de la contemplation exclusive du passé, et en leur présentant une *vie future*, qui n'est que la prophétie d'un état meilleur. *Laissez les morts enterrer les morts*, dit Jésus à un de ses disciples. Loin de nous ces dures paroles; mais si nous ne jetons pas au vent les cendres de nos pères, nous n'élèverons pas non plus de ces pyramides qui semblent défier l'avenir. Nous aurons souvent à interroger le passé pour assurer notre marche triomphante; et en préparant l'avenir de nos enfans c'est le nôtre que nous préparerons; car la mort n'est qu'une initiation à des progrès nouveaux sur cette terre où l'humanité et les individus qui la composent se développent sans cesse. Continuer ses pères, et travailler pour soi et pour ses enfans est plus beau que de sacrifier le présent et l'avenir à l'imitation des siècles écoulés.

Tu vois donc, qu'avec ce nouveau sentiment de la vie future, toutes les sympathies, au lieu d'être en lutte, sont dans une harmonie parfaite.

Mais revenons à l'*immuabilité* de la loi juive. — Voici ma foi : Dieu seul est immuable, mais il n'est pas donné à l'homme de le connaître tout entier et d'une manière *absolue*. L'homme, *être fini*, est soumis à la loi du progrès; il doit mériter par ses propres efforts que Dieu se révèle successivement à lui; la perfectibilité est donc son plus bel attribut. La religion, la morale, la politique, sont subordonnées à la conception que l'homme a sur Dieu. A ce point de vue, la loi de Moïse ne peut donc plus m'apparaître comme *un type éternel* (ce qui sera facilement vérifiable par l'examen de ses dispositions toutes empreintes du caractère d'une civilisation arriérée), mais comme une des phases importantes de *l'éducation religieuse du genre humain*. Je dis du *genre humain*, car Dieu ne s'est pas révélé à un *seul peuple* auquel il attribue la pratique exclusive de son culte, mais à tous les hommes; et à chaque époque il s'est servi d'un peuple différent pour exercer sur l'humanité une action toujours plus large et plus belle. Moïse atteste cette mission, lorsque, franchissant les bornes du présent, il dit aux Juifs qu'il veut en faire un peuple de *sacerdotes*. A toi donc *l'immobilité*, *l'égoïsme national* (1), à moi *le progrès*, *l'amour de tous les hommes*.

Tu me demandes, si la loi de Moïse ne nous avait pas offert tout ce que nous pouvions désirer, si notre amour pour le bien devait nous entraîner à *renier* le Dieu d'Israël? Et d'abord, je suis heureux de pouvoir te tranquilliser, en t'affirmant que nous n'avons pas renié le Dieu d'Israël; c'est toujours lui que nous adorons, mais tel que les progrès effectués depuis 3,000 ans dans la morale, dans la science et dans l'industrie, nous ont permis de l'entrevoir. La révélation Saint-Simonienne ne repousse aucune des formes sous lesquelles Dieu est successivement apparu; elle les comprend et les justifie toutes. Voici pourquoi Saint-Simon disait qu'il était le *véritable messie* attendu par les Juifs, car lui seul satisfaisant à tous les besoins, aura le pouvoir de réunir tous les peuples dans une même croyance. Je te développerai cette idée un autre jour, mais je me hâte de te répondre que la loi de Moïse était loin de nous offrir tout ce que nous pouvions désirer.

Elle ne nous aurait pas suffi (1), car cette loi exclusive tendait à resserrer nos sympathies dans le cercle étroit de la *nationalité;* nous n'aurions dû éprouver d'amour que pour une seule race, ce qui est monstrueux, aujourd'hui que toutes les races tendent à se fondre, que les animosités des peuples s'éteignent, et qu'ils se cherchent par toute la terre pour se donner la main.

Elle ne nous aurait pas suffi, car elle consacre la subalternité absolue des femmes, puisqu'elles n'ont aucune valeur politique ou religieuse. Les femmes juives, comme tu le sais fort bien, sont tout-à-fait inhabiles à l'accomplissement des pratiques du culte (2), elles peuvent même se dispenser *de prier*. La polygamie et la répudiation, consacrées dans la loi et justifiées par l'exemple des patriarches, les *asservissent* à l'homme comme à un maître : l'épouse est achetée, le mari lui donne une pièce d'argent en échange de sa pureté, et il lui constitue un

(1) Je sais, ainsi que tu le verras bientôt, que comme beaucoup de Juifs tu es inconséquente; cette inconséquence t'honore. Mais j'ai voulu te faire voir où menait le judaïsme.

(1) On lit chez les Juifs, pendant les fêtes de Pâques, un cantique dans lequel sont énumérés tous les miracles que Dieu fit en leur faveur pour les tirer de la *servitude* d'Égypte, et après le récit de chaque bienfait de la bonté divine, tout le monde répète en chœur : IL NOUS AURAIT SUFFI. Une semblable humilité ne peut plus être le caractère de l'amour, de la reconnaissance envers Dieu; l'homme doit aussi se *glorifier* en *glorifiant* Dieu, car il est l'agent *libre* des progrès *providentiels* qu'il accomplit.

(2) Il faut la réunion de dix hommes pour remplir chez les Juifs les cérémonies du culte, sans cela la prière ne peut être qu'*individuelle*. Eh bien! un nombre quelconque de femmes ne peut pas suppléer à l'absence d'un *seul* homme.

douaire (1). Le juif antique pousse même l'ivressse de sa puissance jusqu'à remercier Dieu dans une prière que vous répétez tous les jours, *de ne l'avoir pas fait femme;* la femme répond humblement qu'elle remercie Dieu de l'avoir faite comme elle est. Les femmes n'héritent pas; elles ne sont appelées à recueillir la succession de leurs pères qu'à défaut d'enfans mâles, et encore sont-elles obligées, dans ce cas, de se marier avec des hommes de leur tribu.

Elle ne nous aurait pas suffi, car l'esclavage, bien que considérablement adouci, si on le compare à ce qu'il a été chez les Grecs et les Romains, l'esclavage règne encore chez les Juifs. Juge toi-même, par la citation des passages suivans de la Bible, de la différence faite entre la condition des esclaves hébreux et celle des étrangers, et de la situation des femmes.

44. Ayez des esclaves et des servantes des *nations* qui sont autour de vous.

45. Vous aurez aussi pour esclaves les *étrangers* qui sont venus parmi vous, ou ceux qui sont nés d'eux dans votre pays.

46. Vous les laisserez à votre postérité par un *droit héréditaire, et vous en serez les maîtres pour toujours; mais n'opprimez point par votre puissance les enfans d'Israël, qui sont vos frères.*

(Lévitique)

2. Si vous achetez un esclave hébreux, il vous servira durant six ans; *et au septième il sortira libre sans vous rien donner.*

3. Il s'en ira de chez vous avec le même habit avec lequel il y est entré; et, *s'il avait une femme*, elle sortira aussi avec lui.

4. *Mais si son maître lui en fait épouser une dont il ait eu des fils et des filles*, SA FEMME ET SES ENFANS SERONT A SON MAÎTRE. Pour lui, il sortira avec son habit.

Exode, chap. XXI, § 1.

Le rapprochement de ces divers passages me dispense de toute réflexion.

Elle ne nous aurait pas suffi enfin, car le Dieu d'Israël, suivant les paroles qu'il met dans la bouche de Moïse, est un Dieu *fort* et *jaloux*, *qui venge les iniquités des pères sur les enfans, jusqu'à la troisième et quatrième génération.*

Dieu de Saint-Simon! Dieu trois fois saint, qui te révèles à nous par ton amour, ta sagesse et ta beauté! je te bénis pour m'avoir délivré du joug de cette loi terrible. Que ta loi est belle, ô mon Dieu! Désormais l'humanité ne formera qu'une seule famille dans le sein de laquelle il n'y aura plus ni maîtres, ni esclaves, mais des pères tendres et des fils dévoués, où toutes les institutions sociales auront pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, où chacun sera classé selon sa capacité et récompensé selon ses œuvres. Alors les enfans ne seront pas punis des iniquités de leurs pères. Dieu d'amour! tu ne te vengeras même pas des pères, car tu as effacé la *vengeance* de nos cœurs; mais tu as donné à la société la puissance de sauver tous tes enfans, en transportant sur elle la responsabilité de tous leurs actes, et sur eux une part toujours croissante de ses progrès: le coupable sera sans cesse amélioré, la manifestation du vice sera pour tous l'occasion d'une nouvelle initiation.

Et toi, femme, chante les louanges de Dieu, entonne le cantique d'actions de grâces; désormais tu es relevée de ton abaissement. Qu'à la parole de Saint-Simon ta faiblesse disparaisse. Tu as la véritable force, car la force dans une société pacifique, c'est l'*amour*. Femme, tu es égale, mais non semblable à l'homme: tu seras unie à lui pour prendre part à ses travaux, pour en alléger le poids, les féconder par tes inspirations et les embellir de ta présence. Chante, chante, pour la première fois le mariage est constitué, le temps de l'esclavage est passé pour toi. Mon amie, je devrais m'arrêter là. Mais non, je veux aller plus loin encore.

Je prévois tous les raisonnemens que tu vas me faire. Tu avoueras peut-être que la loi de Moïse n'est pas parfaite, mais qu'elle a fait des progrès, et tu ne manqueras pas d'exemples qui viendront attester ces progrès. Remarque bien alors que si tu quittes le terrain de *l'immuabilité*, si tu admets que la parole de Dieu ne s'applique pas à toutes les époques, et qu'elle subit des transformations suivant l'état moral, intellectuel et physique des hommes, quel motif aurais-tu pour repousser le Saint-Simonisme, qui n'est, sous ce point vue, que le mosaïsme perfectionné?

En défendant le judaïsme, les israélites sont généralement entraînés, à leur insu, à confondre les sentimens et les idées des chrétiens avec les sentimens et les idées des juifs. Cette confusion n'a rien qui doive surprendre, puisque tout homme est de son siècle, et qu'il est impossible d'échapper à l'action que la société exerce de mille manières sur chacun de ses membres, soit par la parole, soit par l'écriture, soit par les beaux-arts. Ainsi, il n'est pas un Juif éclairé qui ne croie de nos jours au Dieu *pur esprit* et séparé du monde; à la division du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, quoique le gouvernement de Moïse

(3) Voir la formule du contrat de mariage (Kétouba) encore usitée chez les Israélites.

fût théocratique, et que les deux pouvoirs fussent réunis dans les mêmes mains. Tous croient à *l'immortalité de l'âme* telle que les chrétiens l'ont formulée; bien que Moïse n'ait pas dit un mot de la vie future, et malgré la contradiction qui existe entre cette conception mystique du christianisme et le *paradis terrestre* ou la *terre promise*, objets des regrets et des espérances des Hébreux. Les Juifs ne forment plus une nation distincte; ils éprouvent de la sympathie pour tous les peuples qui les ont admis dans leur sein. Ils sont Français avec les Français, Polonais avec les Polonais, réclamant enfin partout le droit de bourgeoisie, et produisant à l'appui, dans leurs sentimens ainsi que dans leurs actes, des titres incontestables. Les femmes juives enfin participent aux bienfaits de l'éducation chrétienne, et ne sont plus sous le joug avilissant de la polygamie; il existe des devoirs *réciproques* entre les deux époux.

Tu vois que je ne te dissimule aucuns des progrès faits par les Juifs; mais ces progrès ne sont-ils pas la preuve irrécusable de l'incompatibilité du judaïsme avec les besoins de l'époque actuelle? Dis le moi, ne vois-tu pas que le christianisme vous a envahis de toutes parts? Je cherche des Juifs partout et je n'en trouve pas; la religion de MOISE ne se montre plus à moi que dans des pratiques sans vie, qui s'affaiblissent de jour en jour.

Je suis convaincu que si tu veux vérifier l'observation que je viens de te faire sur l'état religieux des Juifs, tu seras encore plus effrayée de ce rapprochement, opéré à votre insu entre vos sentimens et ceux des chrétiens, que tu ne l'es du Saint-Simonisme, tant sont grands au fond de vos cœurs les préjugés avec lesquels vos mères vous ont bercés sur le christianisme. Cette religion n'est, en effet, connue que d'un petit nombre d'Israélites éclairés. Aussi chercheras-tu à repousser cette accusation, et tu m'arrangeras le judaïsme à ta manière. Dans le cas où j'aurais deviné la disposition dans laquelle tu te trouverais, je te prierais de faire précéder ta réponse de la lecture des Épîtres de saint Paul, et de l'un des Évangiles au moins. Reviens ensuite sur l'Exode, le Lévitique ou le Deutéronome, et vois la supériorité du sentiment qui domine le Nouveau-Testament, sur celui qui préside à l'Ancien. Là, le commandement principal est *la fraternité humaine, l'amour de tous les hommes;* ici, ce ne sont encore que les sentimens étroits *de la famille suivant la chair, de la caste, etc...*

Mais si par aventure, tu te faisais chrétienne pour me combattre, ne crois pas que tu serais plus heureuse avec ces nouvelles armes, car déjà elles sont rongées par la rouille des temps.

Le principe de la fraternité humaine, proclamé par JÉSUS, ne renfermait que la critique d'une société dans laquelle la classe la plus nombreuse était *héréditairement* livrée à l'exploitation de familles privilégiées; il contenait encore la critique de la guerre qui régnait de cité à cité, de nation à nation. Les fers de l'esclave sont tombés à la parole puissante des successeurs du CHRIST, la réunion des peuples a été préparée par cette communion de sentimens dont l'Europe présentait l'aspect, lorsqu'elle obéissait à un seul chef spirituel, au pape catholique. Là finit le pouvoir du christianisme. Depuis qu'il a opéré cette œuvre immense, le clergé n'a plus su développer le germe déposé dans ses mains par son divin fondateur, il ne s'est plus occupé d'*améliorer* le sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; il s'est au contraire uni au pouvoir temporel pour l'*exploiter*. Aussi les peuples ont déserté ses autels, et ils se sont préparés à une nouvelle initiation. Cette initiation, SAINT-SIMON est venu l'accomplir.

Le but du christianisme une fois atteint, on devait tirer de son principe d'*égalité* des conséquences extrêmes, jusqu'à ce qu'un nouveau principe, principe d'ordre et de liberté, eût été proclamé; ces conséquences ont produit la révolution française. Le christianisme renfermait donc en lui-même son germe de mort, comme toutes les autres religions du passé, qui toutes n'ont été que provisoires.

Il n'y a pas seulement des *frères* dans l'humanité, mais il y a encore, je te l'ai déjà dit, des *pères* et des *fils*; aussi tous les hommes doivent-ils être constitués comme une famille, où tous seront classés suivant leur vocation, leur capacité, et récompensé suivant leurs œuvres.

JÉSUS n'avait relevé la femme de son abaissement que dans l'intérieur du foyer domestique, SAINT-SIMON l'élève dans l'*état*, car dans ce nouvel *état* la violence a disparu pour faire place à l'amour.

Ah! ce n'est pas un rêve dont je te parle; toute l'histoire est la prophétie de cet avenir que nous travaillons à réaliser; nous pouvons invoquer et l'autorité de MOISE, et celle de toutes les traditions.

Mais les souffrances auxquelles la société est en proie ne sont-elles pas le plus sûr garant de sa réalisation? L'humanité n'est pas condamnée à la douleur, la douleur n'est pour elle qu'une occasion de progrès; mais ce n'est jamais qu'à une religion nouvelle qu'il est donné de guérir des maux que les anciennes ont été impuissantes à faire disparaître.

Peut-être trouveras-tu inopportun le moment que je choisis pour te parler de misères et de douleurs; tu es sur le

point d'accomplir l'acte le plus important de la vie, tu vas unir ton sort à celui de l'un des hommes qui me sont le plus chers, pourquoi, lorsque tout semble te sourire, ne viens-je pas mêler ma voix à celles de tous ceux qui t'aiment, pour ne présenter à ton esprit que des images riantes? Mais ma chère amie, tu ignorerais en me faisant ce reproche, que tu ne peux jouir de la vie dans toute sa plénitude, sentir tout le bonheur réservé aux hommes, qu'à la condition de compâtir à leurs souffrances actuelles. Tu vas être heureuse épouse, mère tendre, et tu ne songes peut-être pas aux victimes nombreuses d'unions mal assorties, à celles surtout condamnées par la naissance, par les séductions dont leur jeunesse a été entourée, à ne jamais connaître les joies du mariage; tu ne songes peut-être pas à ces mères infortunées qui sont dans l'impuissance de donner à leurs enfans les soins physiques, la moralité et l'instruction que tu pourras prodiguer aux tiens! Cela ne te serre-t-il pas le cœur? Eh bien! plus de malheureux dans l'avenir, plus d'orphelins, plus de femmes sacrifiées: oh! que cet espoir fait de bien...

Mon amie, tu n'es pas faite pour rester insensible au spectacle de tant de misères d'un côté, et de tant de bonheur de l'autre. Si j'en crois mes pressentimens, tu es appelée à mettre la main à cette œuvre glorieuse; cependant ne crois pas que j'oublie la position dans laquelle tu te trouves, au point de vouloir que tu fasses acte de Saint-Simonisme immédiatement, ou même dans un temps rapproché; ce serait te rendre malheureuse que de te mettre en opposition avec tout ce qui t'a été, jusqu'à présent, si légitimement cher. Le seul but que je me propose dans ce moment, c'est de déposer dans ton cœur des germes qui fructifieront sans doute, de sorte que lorsque tout sera prêt autour de toi, et que tu seras appelée, tu puisse répondre : ME VOICI!

Avant de finir, je t'en supplie, médite sérieusement sur tout ce que je t'ai dit, et que de malheureux préjugés ne viennent pas opposer à mes efforts une barrière insurmontable.

ÉCONOMIE POLITIQUE DES OWENISTES.

Dans un de nos derniers numéros, nous avons fait connaître à nos lecteurs les bases du système social conçu par M. Owen, et nous avons montré comment ce système, parce qu'il ne satisfaisait pas à toutes les sympathies humaines, parce qu'il était impuissant à rattacher l'avenir au passé, devait demeurer à jamais dépourvu de réalisation. Mais principalement occupé de mettre à découvert ce qu'il y a d'incomplet et de défectueux dans les travaux *organiques* du philanthrope anglais, nous avons trop négligé peut-être de faire ressortir le mérite et l'importance de ses travaux *critiques*. Là nous aurions trouvé ample matière à nos éloges. Plus que personne, en effet, M. Owen a profondément ressenti toute l'iniquité de l'ordre social actuel, qui condamne encore les classes laborieuses à l'abrutissement, à l'ignorance et à la misère, et les constitue dans un véritable état d'ilotisme à l'égard des classes oisives; plus que personne il a su reconnaître les effets meurtriers de cette *concurrence*, tant célébrée par le grand nombre des économistes; plus que personne, enfin, il a fait preuve de courage et de persévérance pour assurer au *travail* une plus juste rémunération, pour décider les *oisifs* eux-mêmes à réformer une organisation sociale qui, après tout, n'est pas moins contraire à leur propre bonheur qu'à celui des classes laborieuses qu'ils maintiennent dans l'asservissement. Le morceau suivant, inséré il y a plusieurs années dans un recueil périodique owéniste, nonobstant quelques *hérésies* qui la déparent, suffira pour montrer combien les vues économiques de l'école de M. Owen, si différentes des nôtres, sous le rapport *organique*, s'en rapprochent cependant sous le rapport *critique*.

SUR LA RÉTRIBUTION ACTUELLE DU TRAVAIL

LETTRE A L'ÉDITEUR DU *Cooperative Magasine*.
(*Février* 1826).

> Les différentes classes de travailleurs commencent aujourd'hui à avoir sur les principes de gouvernement des connaissances aussi étendues que ceux même qui gouvernent, et leur intérêt est trop intimement lié à ces principes pour qu'on puisse espérer de les voir s'arrêter court dans leur carrière d'investigation.
>
> Elles peuvent n'avoir nul souci des curieuses recherches du géologiste ou des classifications minutieuses du botaniste; mais ce qu'elles veulent, c'est de connaître rigoureusement POURQUOI seules, de toutes les classes de la société, elles ont toujours été en proie à la pauvreté et au malheur; elles ont trop peu joui des avantages de la société pour être satisfaites de l'état présent des choses.
>
> (*Défense du travail.*)

— « Le produit de la terre, dit M. Ricardo, TOUT ce » qui naît à sa surface par l'emploi réuni du travail, des » machines et des capitaux, est partagé entre trois classes » de la société; savoir : le propriétaire du sol, le pos- » sesseur du fonds ou capital nécessaire pour son ex- » ploitation, et les travailleurs qui le fécondent par leur » industrie. »

La portion du produit annuel qui revient au propriétaire s'appelle « le surplus du produit des terres les plus fertiles. »

La portion dévolue aux *travailleurs*, ainsi qu'elle est spécifiée par les plus célèbres économistes, qui la désignent sous le nom de *portion naturelle*, et qui certainement est un résultat *naturel* de l'ordre de choses existant, cette portion constitue la *subsistance* des travailleurs, elle est le *moyen* de maintenir leur nombre à un taux constant.

Pour nous servir des expressions de M. Ricardo à ce sujet, « le travail, ainsi que toutes les choses que l'on peut » acheter ou vendre, et dont la quantité peut augmenter » ou diminuer, a un prix *naturel* et un prix courant. Le » prix *naturel* du travail est celui qui est nécessaire pour » donner aux travailleurs, *en moyenne*, la facilité de

» subsister et de perpétuer leur race sans accroissement » ni diminution »; et il ajoute : « Quelle que grande que » puisse être la déviation du prix courant, du prix naturel » du travail, il tend, ainsi que toutes les denrées, à s'en » rapprocher. »

Que la *subsistance* ait toujours été la seule remunération accordée à la grande masse des travailleurs, c'est ce que l'histoire de tous les peuples prouve surabondamment.

Pour se faire une idée de ce que doit être le salaire actuel du travail, pour les producteurs réels des richesses, (et plus particulièrement de cette partie des richesses dont l'utilité est la plus grande), il suffit de considérer le fardeau qu'ils ont à supporter et les différentes espèces de prélèvemens opérés sur les produits de tout travail.

Ils doivent pourvoir aux besoins, non-seulement des consommateurs improductifs qui possèdent les richesses, mais à ceux d'un grand nombre de consommateurs également improductifs, que les premiers gardent pour leur convenance et leur satisfaction ; de plus à ceux d'une grande multitude de producteurs *de richesses inutiles*, ainsi qu'à ceux des divers agens intermédiaires que l'organisation actuelle de la société a rendus nécessaires.

Quant à la cause principale des maux qui affligent les travailleurs, j'adopte entièrement l'opinion ainsi exprimée dans une brochure que la société coopérative de Londres a dernièrement publiée : La société actuelle a » pour principe la CONCURRENCE ; chacun cherche individuellement son propre intérêt, et s'efforce d'acquérir » le plus de richesses possible pour son avantage *exclusif*; » mais tous marchant à ce même but avec des moyens » semblables, leurs efforts se contrarient nécessairement. » — La vie devient une lutte continuelle ; les découvertes » et les progrès de la science ainsi que les forces de la nature humaine sont non-seulement dissipés en pure perte, » mais encore ils deviennent éminemment nuisibles dans » leurs effets. — De grandes inégalités sont produites ; « un *petit nombre* réalise d'immenses fortunes et souffre » tous les maux d'une surabondance oisive, tandis que le *grand nombre* est réduit à un état complet de dénûment » et à un travail sans relâche et sans retribution. »

La grande masse du peuple, les travailleurs, ceux qui *produisent* les richesses, sont dans une dépendance complète et arbitraire de ceux qui les *possèdent*.

Ils n'ont d'autres moyens d'existence que ceux qu'ils reçoivent de ces derniers.

Si l'homme qui *travaille* demande de la subsistance *en retour de son travail*, il ne peut l'obtenir qu'à la condition de produire pour ceux qui *possèdent* les richesses, (en outre de l'équivalent du capital avancé) de quoi fournir à leur subsistance *sans travail*.

Mais ce n'est pas tout : de la manière dont les choses sont disposées les travailleurs se font tellement concurrence les uns aux autres, par suite de leur grand nombre, que les oisifs peuvent tirer d'eux beaucoup plus que la simple subsistance. Ils peuvent tirer d'eux en abondance tous les biens et toutes les jouissances de la vie.

D'ailleurs la partie riche de chaque société ne se contente pas, n'a pas besoin de se contenter du bien-être et des jouissances que *ses propres travailleurs*, *les travailleurs de son propre pays* produisent pour elle : elle obtient d'eux un énorme *superflu* de produits, et ce superflu elle l'envoie au loin, pour l'échanger contre le superflu de ceux qui, dans les contrées étrangères, comme elle possèdent de grandes richesses, et comme elle ont en conséquence, et de la même manière, des travailleurs à leur disposition. Ainsi, dans chaque pays, les riches peuvent, *sans travail*, s'entourer de toutes les productions *étrangères* aussi bien que nationales.

Mais cela même ne leur suffit pas : il y a ce qu'on appelle *la mode*. Les produits étrangers et nationaux d'aujourd'hui cessent de plaire demain : on les met donc de côté, et d'autres *nouveautés* les remplacent. Ainsi, grâce aux fantaisies et aux caprices des possesseurs des richesses, les puissances productives sont détournées des emplois utiles pour se porter vers ceux comparativement inutiles ; ainsi a lieu une consommation ruineuse, et la classe la plus nombreuse se voit condamnée à gémir dans la misère et le besoin, afin que le petit nombre soit environné d'un faste qui non-seulement lui est inutile, mais encore nuisible.

Dans l'espace des deux derniers siècles, les puissances productives, selon les calculs les moins exagérés, se sont accrues au décuple : c'est-à-dire que le même nombre d'hommes travaillant avec ses bras, peut, à l'aide des machines, produire dix fois plus qu'il ne le pouvait au commencement de cette époque.

Quand donc, par suite ces progrès, qui sont principalement dus aux gigantesques efforts de la science, les produits du pays se sont si énormément accrus d'année en année ; quand la part d'une classe a si largement augmenté sous le titre de *rente* ; la part des travailleurs, de ceux qui produisent tout, restera-t-elle stationnaire, pour ne rien dire de plus ?

Mais les travailleurs commencent à penser à eux-mêmes. Ils tournent leur attention vers cette science qui s'occupe de la production et de la distribution des richesses. Ils sentent le besoin « d'aller au fond des choses. » Rien ne pourra donc prévenir cette paisible insurrection de la science, qui renverse tout ce qui n'est pas fondé sur la justice et la vérité.

S. F.

(Extrait du *Coopérative Magazine* ; n° 2. Février 1826. P. 62-64.)

ERRATUM.

Dans le n° 31 de *l'Organisateur Élections* : on a imprimé par erreur, dans les promotions au second degré, *Emile* PAREIRE ; c'est *Émile* PEREIRE qu'il faut lire.